

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Poèmes**

Juan Garcia

Volume 13, Number 2 (74), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30763ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garcia, J. (1971). Poèmes. *Liberté*, 13(2), 105–108.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# POÈMES de JUAN GARCIA

## LE CIEL CLOS

Tandis que l'Homme prend racine  
tandis que tout son sang s'écoule  
à la vitesse d'une mine  
dont les ténèbres font leur moule

Tandis que le ciel reste clos  
à celui qui ne rend pas l'âme  
pour ne pas être le héros  
d'un monde que la Mort réclame

Tandis que la nuit nous partage  
et que la vie à coeur ouvert  
nous donne tout à tour un âge  
dont nous ne savons pas l'envers

Dieu ne répond plus de la Terre  
ni du lever de la nature  
et nous restons les mêmes pères  
que la moisson du jour rature  
(le 5 janvier 1971)

## LES PASSANTS

à mon père

Ils laissent leurs corps à la maison  
et sortent un à un dans la transparence  
avec des mains visibles au bout des bras  
afin de signaler leur imminence ici  
et peu à peu les voilà qui se doublent  
et qui toussent à la vue d'un vivant  
comme pour conjurer le vent qui porte  
dans le petit jour de maintenant

De haut en bas ils travaillent la terre  
arrachant ce qu'ils peuvent de la chair  
et formulant des mots sans bruit  
qui signifient tous les contraires  
parce que le sens est dérouté  
et que malgré le tic-tac de la mort  
le plus urgent est encore la présence  
là même où les hommes vont finir

## VENUE DU JOUR

L'instant d'après, la terre fut réduite à sa première image, soumise à la lumière pour une épreuve de plus entre le ciel et l'eau

Déjà la nuit avait laissé partout des signes d'avarie, et les murs du silence ne rapportait plus que l'écho d'un battement de coeur dans la distance

Le sommeil nous visita deux fois, tandis qu'avant d'ouvrir la porte à de nouveaux jours sans foi ni loi, nous préparions nos corps à la transparence

Et nous eûmes le droit d'assister à la naissance de la neige, marrain, marraine d'un semblant de blancheur parmi l'usure des choses

Cependant que nous unissait le désir de faire part à nos frères d'une saison intérieure à occulter du froid

Puis vinrent les vivants en des métaphores qui captivèrent aussitôt nos regards, longtemps après que le soleil eût retiré de nous les dernières couleurs

Vinrent les proies de tout genre : enfants, bêtes et fleurs que l'idée fixe de la mort transporta en des marées contraires

Et en l'absence de toute précaution face à l'éternité, nous nous arrachâmes tous de la chair afin de rassembler, en des malheurs fictifs, les fragments de nos vies

## PROSE MARINE

Marins de mon pays, entre la main des mers  
et la brûlure blanche du soleil,  
o vous que seul l'éclair d'une barque  
fait vivre dans le secret du sel,  
me voici dans le sillage de vos silences  
et la saumure des grands fonds,  
me voici sous les bribes de ciel,  
et je vous vois, la tête dans l'écume,  
repandre la lumière aux aciers du courant  
et comptant les poissons, maille à maille,  
en des filets patients comme des rosaires,  
je vois vos reflets mous en plein midi  
qui cognent à la surface de l'eau,  
et dans vos yeux remplis de jour  
l'image captive et lente de la mer.

JUAN GARCIA